

## Le bois entre nature et surnature. Pommiers et sapins, aubépines et coudriers

Wood between earth and fantasy.  
Apple and fir trees, hawthorns and coudriers

Karin Ueltschi

Université de Reims Champagne-Ardenne (CRIMEL)

[karin.ueltschi-courchinoux@univ-reims.fr](mailto:karin.ueltschi-courchinoux@univ-reims.fr)

<https://orcid.org/0000-0002-2556-2080>

### Abstract

Wood, even when cut from its stalk and thus from its nourishing sap, does not wither. It is perhaps this astonishing quality that makes it not only a sacrificial fuel of choice, but also the vector par excellence of all regeneration, resurrection and promise of eternity. Dead wood is therefore invested with paradoxical gifts. We'll try to decipher their lesson: they are all keys giving access to meanings buried beneath the noise of speech and the linear rationality of the diegesis.

**Keywords:** fruit tree, wand, fertility rituals, wood, log

Le Moyen Âge oppose volontiers le bois au métal et au minéral ; pourtant plus fragile et moins résistante, cette *prima materia* est vivante, presqu'un animal comme le souligne Albert le Grand en pointant ses nœuds et aspérités (Albert le Grand, 1913, chap. 22, § 65, 66 ; chap. 36, § 2 ; Pastoureau, 2004, p. 82), d'ailleurs, le charbonnier, l'ennemi du bois, ne possède-t-il pas une réputation inquiétante tout au long du Moyen Âge pour s'attaquer à cette « créature » en la transformant ? Les traditions hagiographiques tout comme les mythes agraires sont pléthore à exploiter les vertus du bois inscrites dans sa nature biologique de végétal : innombrables sont les témoignages, dans les textes classiques comme les témoignages de pratiques populaires,

qui évoquent des bâtons qui ne perdent jamais leur substance agissante : à l'exemple de celui d'Aaron (Nb 17, 16-28) comme de saint Didier de Langres<sup>1</sup>, ils continuent de bourgeonner alors qu'ils sont « bois mort » depuis longtemps. C'est que le bois possède des forces « naturelles » qui lui permettent paradoxalement de transcender les limites de la matière, et même des réalités spatio-temporelles normalement irréductibles. Traditions, rituels et croyances forment un réseau symbolique d'une cohérence implacable : ces langages codés, énigmatiques et naturellement silencieux ne cessent de résonner même à l'heure du règne des intelligences *artificielles* toujours *déracinées*. Le bois s'est enraciné, à l'origine, au carrefour de la nature et de la surnature, à l'endroit précis où se font les échanges entre les deux univers : c'est ce que nous allons essayer de montrer.

## LE BOIS ORIGINEL : DU RAMEAU DE POMMIER AU SAPIN

Au commencement était un arbre<sup>2</sup> ; la tradition en fera, avec l'aide d'Isidore de Séville et l'homophonie « étymologique », un pommier. C'est en effet inscrit dans le verbe transformé en fruit, en l'occurrence le fruit interdit : le mal (*mālum*) est entré dans le monde parce que Ève a mangé ce fruit, qui par conséquent ne pouvait être qu'un *mālum*, une pomme (*mela* en italien moderne). Adam et Ève sont alors chassés du Paradis ; désormais, leur descendance, l'humanité tout entière, est soumise à la maladie et à la souffrance, au travail et à la mort. Les siècles à venir compléteront merveilleusement ces informations laconiques, et glosreront le désastre de la transgression. En particulier, le fameux pommier sera assimilé à l'arbre de Jessé, le père de David, et le lignage qui en sortira : « Un rameau sortira de la souche de Jessé, un rejeton jaillira de ses racines » (Is 11, 1), à savoir le Christ. Le Moyen Âge écrira de merveilleuses histoires à ce sujet :

En vérité, quand Ève la pécheresse, qui fut la première femme, eut écouté l'ennemi mortel, et qu'il l'eut séduite au point de l'avoir éprise du péché mortel [...] il l'incita à désobéir en lui faisant cueillir le fruit qui lui avait été défendu par la bouche même de son Créateur. Une fois cueilli, l'histoire authentique dit qu'elle arracha de cet arbre même, avec le fruit, un rameau (*Joseph d'Arimathie*, 2001, pp. 249-250).

Et, poursuit l'histoire, ce rameau lui resta dans la main, beau et verdoyant, comme toujours fraîchement cueilli. Elle le ficha en terre<sup>3</sup> et voici que la bouture se dévelop-

<sup>1</sup> Quant à saint Didier, le paysan et futur évêque planta en terre son bâton qui se couvrit aussitôt de feuillages (Jaspar, 2013, pp. 27 *sq.*). Voir aussi Bovon & Geoltrain (1997, pp. 127 *sq.*, 156 *sq.*).

<sup>2</sup> L'Antiquité faisait même état d'un peuple issu du chêne : *Gensque virum truncis a duro robore nata*, « ... et une race d'hommes nés du tronc de chênes durs » (Virgile, 1978, VIII, 315).

<sup>3</sup> ATU : D 1254 *Magic staff*; D 1254.2 *Magic rod* (Seignolle, 2004, p. 196 [« Provence »]).

pa en un bel et majestueux arbre. Son tronc, son écorce, ses branches et ses feuilles étaient blancs comme neige. Nos premiers parents affectionnaient cet arbre : ayant ôté simplement des rameaux du premier et les ayant enfouis dans le sol, ils prenaient aussitôt. Il y eut ainsi un grand nombre de rejetons.

Cet « Arbre de Vie » tourna au vert au moment précis où fut engendré sous ses branches le premier enfant du lignage humain, Abel, tandis que les boutures gardaient leur couleur blanche. Et l’Arbre de Vie se mit à fleurir et à porter des fruits. Enfin, il vira au rouge lorsque coula le sang d’Abel, tué par Caïn sous ses branches. Tout le cycle de vie ainsi que l’histoire humaine sont résumés car ce meurtre annonce pour le Moyen Âge non seulement la nécessaire rédemption du genre humain par le sacrifice du Christ, mais également la trahison de Judas. Or, nous avons bien affaire à un pommier qui fait partie des rares arbres à être tout à la fois (du moins successivement) blancs, verts et rouges (Walter, 2004, p. 158) : fleurs blanches au printemps, feuillage vert en été et enfin, pommes rouges en automne. Mais le récit de la Genèse coïncide également avec les traditions celtes, qui font du pommier l’arbre de l’Autre Monde par excellence : il peuple l’Île d’Avallon, proprement l’« Île des pommiers », où les fruits se renouvellent éternellement alors qu’on ne cesse de s’en nourrir, et qui renvoient également à ces autres pommes, dorées elles, du jardin des Hespérides. La pomme n’est pas pour rien le fruit de la science et des pouvoirs magiques (Guyonvarc’h & Le Roux, 1964, pp. 253-256) ; Merlin fait ses prophéties sous un pommier !

Pour en revenir à l’Arbre de Vie d’Éden, grâce au repiquage se sont multipliés au fil des générations des arbres blancs, verts et rouges, qui ont conservé leur beauté et survécu au Déluge jusqu’au temps de Salomon :

Mais des prodiges voulurent que cet arbre appelé Arbre de Vie et ceux qui en étaient descendus ne furent altérés ni en beauté ni en saveur de fruit, conservant au contraire leur état d’avant le Déluge : ce qui fit dire à ceux qui les virent que, vraiment, celui-là était Arbre de Vie et non pas de mort. En effet, alors que tous les autres arbres étaient sur le point de mourir, celui-là préservait de la mort (*Joseph d’Arimathie*, 2001, p. 262).

Comment mieux dire que cet arbre, que ce bois est investi de vertus surnaturelles ? Cette histoire est également aux traditions de Salomon (et même, selon certaines légendes, à la Croix qui aurait été confectionnée à partir de ce bois<sup>4</sup>) : désolé de s’être fait berner par une femme, il les maudit toutes depuis Ève ; c’est alors qu’il entendit une voix lui annonçant la venue de la Vierge Marie et la naissance du Christ qui sera issu de son lignage. C’est dans cette perspective que Salomon fait construire, avec du bois imputrescible – il résistera en effet quatre mille ans –, la fameuse nef qui accueille les trois « fuseaux » (*Joseph d’Arimathie*, 2001, pp. 271 *sq.*) mysté-

<sup>4</sup> *Joseph d’Arimathie* (2001, pp. 248-261 (« Le rameau de l’arbre du paradis »), pp. 261-286 (« La nef de Salomon »)], Bächtold-Stäubli (2021, II, p. 506 [ « Dürerer Baum », col. b]).

rieux, prélevés respectivement d'un arbre blanc, vert et rouge, en mémoire de la mort d'Abel, et signifiant allégoriquement la Croix du Christ<sup>5</sup>. Cette nef réapparaîtra dans les principales traditions du Graal ; dans la *Queste*, Galaad, Bohort et Perceval, après avoir retrouvé le château du Graal n'y restent pas mais remontent sur la nef de Salomon pour rejoindre la Terre sainte et la cité de Sarras où Galaad devient roi ; il y mourra « après avoir contemplé les mystères ineffables de Dieu au fond du Graal, qui est ensuite emporté au ciel » (Zink, 2015, p. 126).

Une variante de la légende de l'Arbre de Vie se développe au Moyen Âge à partir des traditions apocryphes<sup>6</sup> au sujet de l'Arbre Sec. C'est un chêne, dit Mandeville (2023, pp. 256 *sq.*), qui existe depuis le commencement du monde. Vert au départ, il dessèche à la mort du Christ. Désormais, il a des vertus médicinales. La légende du Champ fleuri miraculeux y est associée indirectement : une jeune fille innocente est condamnée à être brûlée sur un bûcher (il semble implicite que son bois provient de l'Arbre Sec) ; mais lorsqu'elle y entre, le feu s'éteint, et les tisons sont transformés en rosiers rouges, tandis que les branches encore intactes deviennent des rosiers blancs.

Un autre arbre orné de pommes<sup>7</sup> est investi de significances sacrées ayant trait à la même mémoire édénique : le sapin de Noël, qu'on allume le 24 décembre, jour de la fête d'Adam et Ève et veille de la Nativité. Cet arbre toujours vert dit à sa manière l'histoire de l'humanité et l'Incarnation. Les rigueurs de la saison ne peuvent rien contre le géant végétal qui affiche fièrement, souverainement, au milieu de la végétation au point d'arrêt, le triomphe de la vie sur les forces de la vieillesse, de la décrépitude et de la mort ; nous restons dans la logique agraire. L'histoire de saint Boniface raconte comment le sapin rejoignit les traditions liturgiques de la Nativité et comment il vint se substituer au chêne dédié à Thor, ses branches s'ouvrant vers le ciel et sa forme triangulaire signifiant la sainte Trinité. C'est à partir de là que le chêne et la hache sont devenus l'emblème du saint, et c'est pourquoi, peut-être, le sapin est devenu l'arbre de Noël (Ueltschi, 2021 [2012], pp. 133-134) ! Une autre tradition attribue l'origine du sapin de Noël à saint Colomban qui aurait vu, en 590, au sommet d'une haute montagne, un sapin. L'un des moines qui l'accompagnaient parvint à y hisser une étoile, tandis que ses compagnons accrochèrent leurs lanternes aux branches. Les paysans accoururent, et Colomban de raconter l'histoire de la Nativité. Et même si Charles Dickens qualifie en 1850 le sapin de Noël, mis à la mode par le couple royal anglais, de « *nouveau* jouet allemand », de fait on lit dès 1494 dans la *Nef des fous* de Sébastien Brant :

<sup>5</sup> Plus loin (*Joseph d'Arimathie*, 2001, p. 283), une autre interprétation sera ajoutée : la nef étant une allégorie de l'Église, le fuseau blanc signifie la virginité du Christ, le rouge la charité manifestée par sa Passion, et le vert émeraude la patience, « toujours verte en toute saison ». D'autres traditions avancent, on l'a vu, que le bois de l'Arbre de Vie a été utilisé pour la confection de la Croix. Voir note n°13.

<sup>6</sup> Voir l'article « Arbre sec » (*Dürerer Baum*) dans Bächtold-Stäubli (2021, II, p. 506 ; col. b).

<sup>7</sup> Ces pommes sont parfois employées entre Noël et le Nouvel An comme oracles concernant l'année à venir (Bächtold-Stäubli, 2021, I, p. 518 [« *Apfel* », col. a]).

Celui qui n'a pas quelque chose de neuf  
Et qui ne va pas chanter pour le nouvel an

*Et qui ne plante pas des branches de sapin dans sa maison*

Celui-là croit qu'il ne passera pas l'année (Brant, 2005, p. 324 ; 65, v. 37-40).

Plus ancienne encore, cette occurrence dans un texte du XIII<sup>e</sup> siècle, *Durmart le Galois* : le héros tombe dans la forêt sur un arbre couvert de chandelles, tandis qu'à son côté se tient un *enfançon* portant des blessures aux mains, aux pieds et au flanc : c'est le Christ à la fois dans sa nativité et dans son sacrifice pascal (*Durmart le Galois...*, 1965, v. 15560-15584), tandis que l'on trouve dans la *Seconde Continuation de Perceval* une scène où apparaît dans un arbre un enfant tenant une pomme (*Seconde Continuation de Perceval*, 1971, v. 31489-31502).

Mais d'autres « rameaux » et troncs viennent enrichir ces significances dans le merveilleux langage liturgique qui exprime à sa manière l'étoffe tout à fait singulière dont est fait le bois.

## SACRIFIER, FÉCONDER : BÛCHES ET BRANDONS

On n'imagine pas de Noël sans bûche, même si aujourd'hui, par un remarquable paradoxe, notamment à cause de la raréfaction des cheminées dans nos villes, elle se présente volontiers sous la forme d'un dessert glacé ! Les rituels autour de ce tronc de bois sont pléthore, mais leurs significances comparables. Tout d'abord, choisir la bûche veut dire choisir un bois *particulier* : sont surtout recommandés ceux qui proviennent d'arbres fruitiers, pommiers bien sûr, pruniers et cerisiers, oliviers dans le sud, mais aussi chênes et hêtres puisque les glands comme les faînes étaient consommés par les hommes jusqu'à la fin du Moyen Âge. Brûler, donc sacrifier le bois du fruitier est un gage de futures bonnes récoltes<sup>8</sup>, est un rituel de fécondité ; ainsi, en Bourgogne, en 1897 encore, la veille du Jour de l'An,

l'aïeul faisait souhaiter la bonne année par ses petits-enfants aux arbres du verger. Munis d'une petite mèche de paille allumée, ils allaient frapper vivement le pied de chaque arbre en lui disant : *Bonne année de pommes, poires, prunes*, selon l'arbre auquel ils s'adressaient (Van Gennep, 1999 [1937-1958], t. III, p. 2448).

Dans certaines contrées, la bûche doit brûler en une seule nuit, ailleurs c'est pendant les Douze Jours (entre Noël et l'Epiphanie), au prix de quelques astuces il est vrai ! L'abondance future des récoltes, le nombre de mariages et de naissances dans la maison comme à l'étable sont tributaires de la manière dont brûle la bûche (ou « souche » dans le Jura [Quiquerez, 2003, pp. 29 *sq.*]). On lui attribue en effet des

<sup>8</sup> Voir à propos de ces logiques sacrificielles Ueltschi (2010, pp. 46 *sq.* en particulier).

vertus fécondantes et apotropaïques, cette bûche qui « pond » des bonbons, des noix et des amandes, des gâteaux et autres friandises ; parfois, il faut taper dessus pour qu'elle « lâche » ses trésors, ce qui rappelle curieusement la coutume de la *piñata* en Amérique du Sud. Anatole France pour sa part raconte :

C'est un très gros paquet, mais pas très lourd. Je défais dans ma bibliothèque les faveurs et le papier qui l'entoure et je trouve... quoi ? une bûche, une maîtresse bûche, une vraie bûche de Noël, mais si légère que je la crois creuse. Je découvre, en effet, qu'elle est composée de deux morceaux qui sont joints par des crochets et s'ouvrent sur charnières. Je tourne les crochets et me voilà inondé de violettes. Il en coule sur ma table, sur mes genoux, sur mon tapis. Il s'en glisse dans mon gilet, dans mes manches. J'en suis tout parfumé (France, 1991, p. 104).

Si l'on conserve toute l'année les restes de la bûche ou des tisons du feu de Noël, c'est parce qu'ils possèdent des vertus apotropaïques et préservent « la maison, ses habitants, les animaux, les champs et les récoltes de toutes maladies et de tous accidents ; comme préservatif ou guérisseur de toutes les maladies humaines » (Van Gennep, 1999, t. III, p. 2519). Ces forces sont particulièrement nécessaires pendant les Douze Jours : toutes sortes de créatures pullulent en effet à cette période. La bûche a donc aussi pour fonction de tenir éloignés du foyer les mauvais esprits et d'empêcher l'irruption des *mauvais morts*. Elle est également censée chauffer les anges répandus dans le ciel de Noël, ou encore la Vierge qui vient « remuer », c'est-à-dire langer l'enfant Jésus près du foyer, toujours pendant que la maisonnée est à la messe. Tous ces rites peuvent être accompagnés de véritables actes liturgiques, prières ou bénédictions, et même d'arrosage de la bûche avec du vin ! – La bûche dit donc à sa manière le passage de l'ancien temps vers le nouveau, du bois du Premier Arbre à celui de la Croix<sup>9</sup> ; elle dit la fécondité paradoxale d'un bois qui n'est donc pas vraiment mort.

D'autres rituels quasi liturgiques s'inscrivent dans cette logique agraire. À Carnaval, on allume des feux, on y jette des *mannequins* : *La Manekine* de Philippe de Rémi (XIII<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>) est jalonné de réminiscences de cet ordre. Ainsi, l'héroïne et son fils devaient être immolés le dimanche des Brandons, tout comme ces pantins que la coutume sacrifie rituellement pour signifier la fin de l'ancien temps et l'arrivée imminente du printemps (Van Gennep, 1999, t. I [ « Du berceau à la tombe. Cycles de Carnaval-carême et de Pâques »]). C'est encore un jour des Brandons que la *Manekine* accoste en Écosse et c'est probablement un dimanche des Brandons qu'elle a failli par deux fois être immolée, la répétition insistante du terme d'*espines* (qui peut également renvoyer à l'aubépine) constituant l'indice étayant cette hypothèse (Rémy, 1999, p. 196, v. 1172-1176, 3906, 3915, 3924 ; Walter, 1989, p. 251) : tout le roman peut se

<sup>9</sup> Ce n'est pas par hasard que des rituels observés à la même période, par exemple à la Sainte-Barbe, consistent à faire germer des graines pour Noël.

<sup>10</sup> *I. grant feu ferons alumer ; Les ymages ens geterons* (Rémi, 1999, p. 342, v. 3768-3769).

lire par le biais de cette problématique des brandons. Ces traditions sont encore vivantes dans le Jura d'Auguste Quiquerez (XIX<sup>e</sup> siècle) : on dansait autour des bûchers de brandons, le premier dimanche de Carême :

Ce soir-là, chaque village, chaque hameau a sa *heute* ou sa *chavanne* [cabanne, foyer, et par extension bûcher] et autant de brandons en pin gras ou en tilleul fendu menu et bien séché [...]. Le soir des Brandons, comme aux temps celtiques, toutes les hauteurs du Jura s'illuminent à la même heure. Tous les coteaux se couvrent de flambeaux tournés circulairement [...]. Les garçons robustes lancent, avec des verges élastiques, des rondelles enflammées qui décrivent de grandes courbes, et ces disques de feu symbolisent la marche du soleil (Quiquerez, 2003, p. 40).

Ces torches enflammées, appelées « fayes » en patois, sont alors présentées au curé qui se charge de mettre le feu au bûcher « comme un prêtre de l'Antiquité », tandis que l'on désigne aux jeunes filles leur futur mari ; elles deviennent alors leurs « valentines » (Quiquerez, 2003, pp. 41-42).

Un peu plus avant dans l'année, on allume les bûchers de la Saint-Jean (Van Gennep, 1999, t. II, pp. 1427 *sq.* [« Le cycle de la Saint-Jean »]), composés la plupart du temps de fagots et de bourrées puisés dans les réserves de bois de chauffage. Ils marquent un apogée cosmique, le solstice d'été : *in Johannis nativitate dies decrescit*, note saint Augustin (Sermon XII, *In Nativitate domini*), écho au « il faut qu'il croisse et que je diminue » du Précurseur fêté le 25 juin et qui implique la souplesse habituelle entre solstice cosmique (21 juin) et liturgique (25 juin). La diversité des coutumes d'aujourd'hui comme d'hier – Jacques de Voragine (2004, p. 442) en énumère plusieurs – souligne la dimension syncrétique de la fête qui véhicule la mémoire de cultes solaires préchrétiens ainsi que des traditions nordiques dont les premières attestations écrites remontent au XII<sup>e</sup> siècle (Van Gennep, 1999, t. II, p. 1490). Tous ces rituels « sacrificiels » contiennent l'espérance d'une « récompense » agraire, en l'occurrence fertilité et fécondité. Mais le bois n'est pas seulement maître du temps : les vertus *sur-naturelles* dont il est investi lui permettent aussi de transcender les limites de l'espace, et, de manière plus générale, la nature des choses elle-même : aujourd'hui encore, on « touche du bois » lorsqu'on souhaite que soit exaucé un vœu dont l'accomplissement ne dépend pas de nous.

## TRANSPORTER, TRANSFORMER : ARBUSTES, BÂTONS ET BAGUETTES MAGIQUES

On a déjà vu que la vertu surnaturelle inhérente au bâton est volontiers signifiée par la nature de son bois : le néflier est réputé être apotropaïque, le tilleul et le bouleau ont des vertus médicinales, à l'inverse de l'if ou du noyer ; le nom de ce dernier renvoie d'ailleurs, à travers une étymologie « populaire » ou « poétique » (i.e. analogique),

à sa potentielle charge létale (*necare*, « tuer », en particulier par immersion : « noyer »), à la place de *nucalis*, *nux*, « noix »), susceptible d'expédier promptement sa victime dans l'ailleurs ; aujourd'hui encore, on dit dans les campagnes, comme s'il s'agissait d'une vérité élémentaire, qu'il ne faut pas se reposer sous un noyer et que rien ne pousse dans son environnement.

La spécialité de l'aubépine est de pratiquer une ouverture vers l'Autre Monde : on la trouve toujours dans nos cimetières en particulier du Cotentin<sup>11</sup>. Il est d'ailleurs significatif, eu égard à ce que nous avons développé plus haut, que l'aubépine est considérée en Angleterre comme l'ancêtre de l'arbre de Noël<sup>12</sup>. Dans un roman médiéval, le héros Richard sans Peur rencontre le Chasseur sauvage, venu de son ailleurs, sous une aubépine<sup>13</sup>. Mais selon le principe bien mis en évidence par René Girard (1982, pp. 70-71)<sup>14</sup>, l'aubépine peut également protéger contre les mauvais esprits ; ainsi, à Rome, on fixait, le 1<sup>er</sup> juin, des branches d'aubépine aux fenêtres et aux portes « pour chasser les striges qui rongent les intestins des nourrissons » (Walter, 1989, p. 32) ; d'autres croyances y étaient associées, comme celle de pouvoir ouvrir des portes sans danger ou encore de véhiculer des présages (Ovide, 2017, p. 76 ; t. II, VI, v. 129-130)<sup>15</sup>. Le Moyen Âge conserve cette mémoire. Il se passe en effet de drôles de choses au solstice d'été, la nuit de la Saint-Jean, au Gué de l'Aubépine :

Ele dist : au gué de l'Espine,  
A la nuit de la saint Johan,  
En avient plus qu'en tout l'an,  
  
Mes ja nul choart chevalier  
Cele nuit n'i ira guetier.

Elle dit : « Au Gué de l'Aubépine,  
Pendant la nuit de la Saint-Jean,  
Il se passe plus de choses que durant tout le reste de  
l'année,  
  
Et jamais un chevalier couard  
Ne s'y rendra cette nuit pour faire le guet.

(*Lai de l'Espine* ; Walter, 2018, p. 420, v. 188-192).

En particulier, des corps sont déplacés ; une jeune femme se réveille ainsi au Gué de l'Aubépine après s'être endormie sous une ente (*Lai de l'Espine* ; Walter, 2018,

<sup>11</sup> Quant au pommier, il est plus fréquent dans les cimetières de l'Orne, comme les ifs le sont en Normandie et en Bretagne, ou les cyprès autour de la Méditerranée.

<sup>12</sup> Une légende raconte que Joseph d'Arimathie planta son bâton dans le sol à Glastonbury, la veille de Noël, et qu'aussitôt il vit éclore une aubépine en fleurs, variante donc du rameau d'Ève ! Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, les Anglais s'offraient ainsi comme cadeau de Noël une branche d'aubépine censée descendre de cette branche initiale sacrée, et qui fleurissait toujours la veille de Noël (Walter, 2003, p. 79). Voir aussi article « aubépine » dans le *Dictionnaire du Diable* (Villeneuve, 1998).

<sup>13</sup> « Soubz unë [aub]espine vont Helequin trouver » (Conlon, 1977, v. 129). Voir Ueltschi (2008, pp. 132 *sq.*).

<sup>14</sup> Celui qui donne la peste est en même temps le plus apte à la guérir, voire à en protéger le monde.

<sup>15</sup> « Sic fatus spinam qua tristes pellere posset//A foribus noxas, haec erat alba, dedit » (« il lui donna un rameau d'aubépine qui lui permit d'écartier des portes tout dommage malencontreux »). Pline avance que « l'aubépine donne les torches nuptiales du meilleur augure » (« spina nuptiarum facibus auspiciatis-sima ») (Pline, 1961, p. 45 ; XVI, XXX).

v. 264-270)<sup>16</sup>. Dans l'imaginaire arthurien, dit Philippe Walter, « les aubépines sont le domicile naturel des fées [...]. Seuils de l'au-delà, les aubépines favorisent toujours la rencontre avec les êtres *faés* » (Walter, 2018, p. 1232 ; « notice »). Dans les *Merveilles de Rigomer* 1908-1915, t. II, v. 7794 *sq.*), l'aubépine dévoile littéralement l'entrée de l'Autre Monde : Agravain est couché sous une aubépine lorsqu'il voit s'ouvrir une montagne où l'on prépare des noces. Dans *Maugis d'Aigremont*, il est question d'une *espine a la fée*, ce qui souligne le caractère *faé* de l'arbre (*Maugis d'Aigremont*, 1893, p. 23, v. 395), endroit où adviennent des merveilles. Dans la même chanson, nous trouvons une ordalie pratiquée grâce à un feu d'aubépine (*Maugis d'Aigremont*, 1893, p. 116, v. 4003 *sq.*). Enfin, dans le *Tristan* de Béroul, l'affreux nain Froncin trahit le secret du roi Marc en le confiant à une aubépine :

« Or escoutez, seignor marchis ! Espiné, a vos, non a vasal : Marc a orelles de cheval. » Bien ont oï le nain parler.	« Écoutez, seigneurs marquis ! Aubépine, c'est à vous et non à eux que je parle : Marc a des oreilles de cheval. » Ils ont bien entendu les mots du nain.
--	--

(Béroul, 1982, p. 41, v. 1332-1335)<sup>17</sup>.

L'aubépine, qui est bardée d'épines, appartient comme le pommier à la famille des rosacées : c'est un rosier sauvage lequel se confond parfois avec le pommier sauvage, ses petits fruits rouges comestibles, les cenelles, pouvant à l'occasion être confondus avec des pommes, d'ailleurs, leur goût rappelle la pomme. Dans le lai de *Guingamor* (*Les Lais anonymes*, 1976, p. 408, v. 638 *sq.*), le héros a résidé pendant trois cents ans dans le Monde d'une fée – un *charbonnier* l'en informe d'ailleurs ! Revenu dans notre monde, la consommation de trois pommes provenant d'un pommier sauvage a bien failli provoquer un « rattrapage » du temps naturel : si la fée n'avait pas ramené le héros *in extremis* chez elle, il serait irrémédiablement tombé en décrépitude, vieux tout d'un coup de trois cents ans. Enfin, comme la pomme, l'aubépine est à la fois blanche, verte et rouge.

Or, par dérivation métonymique, le bois lui-même peut devenir le véhicule, au sens premier et matériel, de ces déplacements dans l'espace (voir Ueltschi, 2024, pp. 249 *sq.*) ; voir aussi Quiquerez, 2003, pp. 116-117, 160) : vers la fin du Moyen Âge, d'étranges cohortes de vieilles femmes apparaissent dans le ciel sur des bâtonnets<sup>18</sup> : en effet, « bastons ou ramons peuvent être chevaussés pour passer mont et

<sup>16</sup> Les arbres greffés en effet, participant de deux espèces, se prêtent volontiers à des fonctions semblables. C'est pendant un sommeil certainement lourd, à l'heure de midi, sous une *ente*, que Heurodis, dans *Sir Orfeo*, a le rêve prémonitoire de son ravissement par le Roi de fée, rêve qui se réalisera au bout d'une journée (Walter, 2018, pp. 1079 *sq.*).

<sup>17</sup> Autre occurrence : Manessier (2004, v. 33308 *sq.*).

<sup>18</sup> « Certaines nuits, de la Valpute//Sur ung bastonnet s'en aloit//Voir la Sinagogue pute//Dis mille vielles en ung fouch//Y avoit il communement,//En fourme de chat ou de bouch//Veans le dyable proprement//Auquel baisoyent franchement//Le cul en signe d'obeissance » ; *Le Champion des Dames* (XVe siècle) de Martin le Franc (1999, pp. 116-117, v. 17460-17469).

vallée », dit Martin le Franc (1999, p. 113, v. 17391-17392). Puis apparaît le balai, qui n'est jamais autre chose qu'un bâton entouré de brindilles. Or, le balai est investi depuis l'Antiquité de croyances ayant trait à la surnature. Le balayage des temples constituait un rite de purification qui ne pouvait être exécuté que par des personnes consacrées à l'emploi : le balai se trouve au cœur de croyances mêlant étroitement pratiques domestiques et rites sacrés. L'imaginaire savant autour du sabbat qui se développe alors alimente les connotations sulfureuses liées au balai. D'après les *Errores gazariorum* (1450), c'est le diable en personne qui remet le balai aux futures sorcières au moment où elles se rendent à leur premier sabbat. Elles s'envolent par la cheminée, et le balai les conduit à l'endroit prévu par le diable<sup>19</sup>.

Ce n'est pas un hasard que l'apprenti sorcier de Goethe ensorcelle un balai : contrairement à son maître, le Docteur Faust qui a des rêves cosmiques, son apprenti est tout à fait terre à terre, et paresseux. Ainsi, ses aspirations sont-elles humbles : il désire simplement un balai capable de laver le sol tout seul, à l'instar des automates d'Héphaïstos (Brugger, 1951). Il profite de l'absence du maître pour essayer la formule magique qu'il a entendue, et en effet, le balai se met en route. Sauf qu'une fois la tâche accomplie, l'apprenti ne parvient plus à faire cesser le sortilège. Et voilà que jaillit le cri fatal : *les Esprits que j'ai invoqués, je ne peux plus m'en libérer...* Le balai est devenu l'objet emblématique de l'*hybris* humaine lorsqu'elle cherche à transgresser les lois de la nature et à se les subordonner. Or, c'est possible parce qu'il est en bois.

Depuis la nuit des temps, bien des baguettes sont ainsi porteuses de vertus magiques. Les devins chez les Scythes (Hérodote, IV, 67) utilisaient le saule. Tite-Live raconte que le vaillant Brutus offrit à Apollon un bâton d'or caché dans un bâton de cornouiller (I, LVI, 9). La baguette de noisetier servait de sceptre aux anciens druides – nom dérivé de *derw, deru*, « chêne » en langue celtique (cf. *dero/dervenn* en breton) – et leur permettait d'opérer les métamorphoses, tour de magie par excellence (Brouland, 1990, p. 113). Mais c'est le coudrier qui semble l'emporter pour fournir les meilleures baguettes miraculeuses (Laforêt, 1876, pp. 278, 300) ; en Lorraine, les bergers faisaient passer des baguettes de coudrier par les flammes du feu de la Saint-Jean ; elles devenaient ainsi capables de mettre les serpents hors d'état de nuire. Dans la Creuse, on fichait des gaules de coudrier dans la terre pour tenir éloignée la foudre. Philippe Walter résume :

Le coudrier est un arbre sacré dont le bois sert à la fabrication des baguettes divinatoires des druides. L'usage du coudrier pour détecter la présence d'eaux souterraines était connu des Celtes. Dans la forêt, Tristan utilise une baguette de coudrier pour attirer (magiquement) Yseut vers lui (*Chèvrefeuille*). Dans le *Lai du frêne*, le Coudrier est la jeune sœur jumelle du Frêne (Walter, 2014, p. 120).

<sup>19</sup> Article « balai » dans Villeneuve (1998).

L'hagiographie attribue à beaucoup de thaumaturges et de saints des bâtons merveilleux (*Actes de Philippe* dans Bovon & Geoltrain [1997, p. 1288 ; XIII, 4]). Celui de saint Gilles (Egidius) arrête les flux de lave mortels coulant de l'Etna qui menacent les habitants de Catane (Saintyves, 1987 [1931], p. 886). Saint Antoine orne le sien d'une clochette qui dit sa nature *faée*. Le bâton du *passeur* saint Christophe – qui l'aide à traverser les flots sinon à les « ouvrir » –, une fois planté en terre, porte des feuilles et des dattes (Voragine, 2004, p. 529), enfin, nombreux sont ceux qui ressuscitent les morts (Ménard, 1984, p. 344) ! Tous ces héritages aboutissent à cette synthèse fabuleuse qui fait de la baguette le vecteur même de toute magie. Voilà comment l'obtenir :

Cueillez, le lendemain de la Toussaint, une forte branche de sureau, que vous aurez soin de ferrer par le bas ; ôtez-en la moelle, mettez à la place les yeux d'un jeune loup, la langue et le cœur d'un chien, trois lézards verts et trois coeurs d'hirondelles, le tout réduit en poudre par la chaleur du soleil, entre deux papiers saupoudrés de salpêtre. Placez, par-dessus, dans le creux du bâton, sept feuilles de verveine cueillies la veille de la saint Jean Baptiste, avec une pierre de diverses couleurs qui se trouve dans le nid de la huppe ; bouchez ensuite le bout du bâton avec une paume à votre fantaisie, et soyez assuré que ce bâton vous garantira : des brigands, des chiens enragés, des bêtes féroces, des animaux venimeux, des périls de toute espèce ; qu'il devinera les sentiers périlleux et vous les fera éviter, et qu'il vous procurera la bienveillance de tous ceux chez qui vous logerez (Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, Paris, 1863, cité par Laforêt, 1876, pp. 361-362).

Ces croyances se sont peu à peu transformées en littérature. Si les fées du Moyen Âge sont rarement pourvues de baguettes (*cf.* Ménard, 1984, p. 341)<sup>20</sup>, le Littré en fera l'attribut par excellence de ces « êtres fantastiques » : le conte de fée va donner toute son ampleur à l'humble objet.

Enfin, certaine baguette à fourche possède une vertu particulièrement précieuse : la baguette du sourcier. C'est que le bois est « conducteur », capable sinon d'« attirer » du moins de « sentir » la présence de l'eau. Cette « baguette « divinatoire » spécialisée est, elle aussi, volontiers en coudrier (*cf.* Laforêt, 1876, pp. 277-278) ; les alchimistes du XVII<sup>e</sup> siècle l'utilisaient également pour découvrir des métaux enfouis. Aujourd'hui encore, on fait appel à ces « sourciers-sorciers » qui « ont le don de l'eau », lequel ne s'explique pas : « si quelqu'un comprend comment ça marche, c'est qu'il n'a rien compris », commente un sourcier contemporain qui travaille toujours avec la baguette de son père (Rieth, 2023). Et on se souvient alors de tous ces autres « hommes à la baguette » qui parvenaient à démasquer les criminels, ou à retrouver d'anciennes bornes enfouies sous terre (Laforêt, 1876, p. 280)<sup>21</sup> – des magiciens s'il en est !

<sup>20</sup> On trouve ainsi une fée munie d'un *bastoncel petit* dans la *Bataille Loquifer* (Barnett, 1959, v. 3613-3614).

<sup>21</sup> Laforêt s'appuie ici sur l'*Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit le peuple et embarrassé les savants* du Père Pierre Lebrun (oratorien, 1661-1729), réédité à Amsterdam, chez Jean Frederic Bernard, (1783, p. 351 ; II, VII).

## CONCLUSION

Le bois est arbre, et l’arbre sature un immense espace symbolique (Bachelard, 1990 [1943], p. 231 [« L’arbre aérien »] ; voir aussi Ueltschi, 2019, pp. 210 *sq.*), à la frontière entre nature et surnature, qu’il soit tronc plein de sève ou branche morte. Sa subordination aux saisons qui en fait l’incarnation par excellence du scénario agraire originel renvoie à la permanence de l’éternel retour : nudité, bourgeons, feuillage et fruits, enfin dorures du déclin automnal se relaient de manière immuable et cyclique. Compagnon humble du quotidien, il n’en est pas moins sacré. Et l’on entend résonner encore, peut-être avec une acuité particulière aujourd’hui, la prière du poète :

Si je suis entré dans un bois interdit, si mon regard a fait fuir les nymphes et le dieu qui est à moitié bouc, si avec ma fauille j’ai coupé dans l’ombre d’un bois sacré un rameau afin d’en faire une corbeille de feuillage pour une brebis malade, pardonne-moi ma faute<sup>22</sup>.

Et presque tout est dit.

---

<sup>22</sup> Prière à Palès : « Si nemus intraui uetitum nostrisue fugatae//Sunt oculis nymphae semicaperque deus, //Si mea falx ramo lucum spoliauit opaco, //Vnde data est aegrae fiscina frondis oui, //Da ueniam culpae » (Ovide, 2017, p. 31 ; t. II, IV, 751-755).

## BIBLIOGRAPHIE

- Albert le Grand (1913). *De animalibus*. Éd. H. Stadler. Munster : Aschendorff.
- Bachelard, G. (1990 [1943]). *L'Air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*. Paris : José Corti.
- Bächtold-Stäubli, H. (2021). *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens (1927-1942)*. Berlin : Fröhlich & Kaufmann Verlag.
- Barnett, M.J. (1959). *La Bataille Loquifer* (thèse de doctorat). London.
- Béroul (1982). *Le Roman de Tristan. Poème du XII<sup>e</sup> siècle*. Éd. E. Muret. Paris : Champion.
- Bovon, F. & Geoltrain, P. (éds.) (1997). *Écrits apocryphes chrétiens*. T. 1. Paris : Gallimard, « La Pléiade ».
- Brant, S. (2005). *Das Narrenschiff*. Éd. J. Knape. Stuttgart : Reclam.
- Brouland, M.-Th. (1990). *Le Substrat celtique du lai anglais « Sir Orfeo »*. Paris : Didier Érudition.
- Brugger, L. (1951). Der Zauberlehrling und seine griechische Quelle. *Goethe*, 13, 243-258.
- Conlon, D.J. (1977). *Richard sans Peur*. Chapel Hill : North Carolina Studies in the Romance Languages and Literatures.
- Durmart le Galois, roman arthurien du treizième siècle (1965). T. 1. Éd. J. Gildea. Pennsylvania : Villanova, The Villanova Press.
- Girard, R. (1982). *Le Bouc émissaire*. Paris : Grasset.
- Guyonvarc'h, Ch.-J. & Le Roux, F. (1964). *Ogam*, 16.
- France, A. (1991). *Le Crime de Sylvestre Bonnard*. Paris : Gallimard, « Folio ».
- Jaspar, D. (2013). *Contes et légendes de Champagne*. Rennes : Éditions Ouest-France.
- Joseph d'Arimathie (2001). In *Le Livre du Graal*. T. 1. Éd. G. Gros. Dir. Ph. Walter. Paris : Gallimard, « La Pléiade ».
- Laforêt, A. (1876). *Le Bâton. Étude historique et littéraire*. Marseille : Typographie Marius Olive.
- Les Lais anonymes des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. *Édition critique de quelques lais bretons* (1976). Éd. P.M. O'Hara Tobin. Genève : Droz.
- Les Merveilles de Rigomer (1908-1915). 2 vols. Éd. W. Förster & H. Breuer. Dresden : Max Niemeyer.
- Mandeville, J. de (2023). *Le Livre de Jean de Mandeville*. Éd. M. Guéret-Laferté & L. Half-Lancner. Paris : Champion.
- Manessier (2004). *La Troisième Continuation du Conte du Graal*. Éd. W. Roach. Paris : Champion.
- Martin le Franc (1999). *Le Champion des Dames*. T. 4. Éd. G. Franck. Paris : Champion.
- Maugis d'Aigremont. *Chanson de geste* (1893). Éd. F. Castets. Montpellier : Camille Coulet.
- Ménard, Ph. (1984). La baguette magique au Moyen Âge. In M. Accarie & A. Queffélec, *Mélanges offerts à Alice Planche* (pp. 339-346). Paris : Les Belles Lettres.
- Ovide (2017). *Les Fastes*. Éd. R. Schilling. Paris : Les Belles Lettres.
- Pastoureau, M. (2004). *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*. Paris : Le Seuil.
- Pline (1961). *Histoire naturelle*. Éd. J. André. Paris : Les Belles Lettres.
- Quiquerez, A. (2003). *Traditions et légendes du Jura*. Genève : Slatkine.
- Rémi, Philippe de (1999). *Le Roman de la Manekine*. Éd. B.N. Sargent-Baur. Amsterdam-Atlanta : Rodopi.
- Rieth, B. (2023). Le sourcier et les ‘sorciers’ africains. *Marianne*, 1376, 27.07-2.08, 60-61.
- Saintyves, P. (1987 [1931]). *En marge de la Légende dorée : songes, miracles et survivances*. Paris : Robert Laffont.
- Seconde Continuation de Perceval (1971). Éd. W. Roach. Philadelphie : American Philosophical Society.
- Seignolle, C. (2004). *Contes, Récits et Légendes des pays de France*. T. 3. Paris : Presses de la Renaissance.
- Ueltschi, K. (2008). *La Mesnie Hellequin en conte et en rime. Mémoire mythique et poétique de la recomposition*. Paris : Champion.
- Ueltschi, K. (2010). *La Main coupée. Métonymie et mémoire mythique*. Paris : Champion.
- Ueltschi, K. (2019). *Mythologie des boiteux et du pied fabuleux*. Paris : Imago.
- Ueltschi, K. (2021 [2012]). *Histoire véridique du Père Noël, du traîneau à la hotte*. Paris : Imago.

- Ueltschi, K. (2024). Bâtons, balais, baguettes : transformations et (en)jeux métonymiques. In. K. Ueltschi & A. Haller, *Grandes et petites mythologies. III* (pp. 245-263). Reims : Editions et presses universitaires de Reims.
- Van Gennep, A. (1999 [1937-1958]). *Le Folklore français*. Paris : Robert Laffont, « Bouquins ».
- Villeneuve, R. (1998). *Dictionnaire du Diable*. Paris : Omnibus.
- Virgile (1978). *Énéide*. Paris : Les Belles Lettres.
- Voragine, J. de (2004). *La Légende dorée*. Éd. A. Boureau. Paris : Gallimard, « La Pléiade ».
- Walter, Ph. (1989). *La Mémoire du Temps. Fêtes et calendriers de Chrétien de Troyes à La Mort Artu*. Paris : Champion.
- Walter, Ph. (2003). *Mythologie chrétienne. Fêtes, rites et mythes du Moyen Âge*. Paris : Imago.
- Walter, Ph. (2004). *Galaad, le pommier et le Graal*. Paris : Imago.
- Walter, Ph. (2014). *Dictionnaire de mythologie arthurienne*. Paris : Imago.
- Walter, Ph. (dir.) (2018). *Lais du Moyen Âge. Récits de Marie de France et d'autres auteurs (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)*. Avec la collaboration de L. Kaempfer, Á.R. Magnúsdóttir & K. Ueltschi. Paris : Gallimard, « La Pléiade ».
- Zink, M. (2015). *Bienvenue au Moyen Âge*. Paris : Équateurs/France Inter.